

LA NOUVELLE BIENNALE

LE CLUB DES CINQ

Maïten Bouisset tire le portrait des grosses têtes qui ont pensé toute l'affaire

ACHILLE BONITO OLIVA Transavangardiste

Critique et historien d'art vedette, l'Italien Achille Bonito Oliva est devenu célèbre en réussissant à forcer le blocus américain avec les artistes de la Transavanguardia. Redouté pour son habileté tactique, il sait doser parfaitement la part d'un discours théorique séduisant, les nécessités du marché et les impératifs de l'institution.

Il est sans doute l'un des plus optimistes quant à l'accueil qui sera fait à cette nouvelle biennale basée à la fois, dit-il, « sur le nomadisme culturel et sur l'éclectisme du langage », et qui, selon lui, est déjà très largement supérieure à la biennale de Venise de ces quatre dernières années.

Achille Bonito Oliva



GEORGES BOUDAILLE Collectiviste

Délégué général de la biennale depuis quinze ans, Georges Boudaille sait son affaire sur le bout des doigts. Tacticien remarquable, il dit volontier, qu'un « vieil idéal collectiviste » l'a toujours empêché d'être seul maître d'œuvre. Pour

1985, il a choisi quatre personnalités en vogue du monde de l'art pour mettre en place sa commission. Stratégie de haut vol, si l'on songe qu'il joue là coup double : d'une part faire reconnaître la manifestation au niveau international, d'autre part amener trois responsables artistiques étrangers à s'intéresser d'un peu plus près à la création française.

Cela étant, Georges Boudaille n'est pas homme à se faire des illusions quant à son avenir. « Lorsque la biennale avait un budget dérisoire, elle n'intéressait personne. Aujourd'hui c'est autre chose, ma place fait des envieux. » En disant cela Georges Boudaille qui en a vu d'autres, est sans amertume, il est seulement lucide.



GERALD GASSIOT-TALABOT Jacobin

Difficile d'abord et d'accès, se livrant fort peu et fort mal, assumant non sans ambiguïté d'être à la fois un homme de pouvoir — il est délégué adjoint aux arts plastiques au ministère de la Culture — et un homme de terrain, Gerald Gassiot-Talabot a cheillé au corps le désir de voir enfin reconnu, hors de l'Hexagone, un certain état de la création en France. « Théoricien de la figuration narrative », il est assez facile d'imaginer ce que furent ces options.

Volontariste, jacobin irréductible, d'une fidélité à toute épreuve, il est de ceux qui ont œuvré pour que cette manifestation soit dotée de moyens financiers exceptionnels qui devraient lui permettre d'accéder à une dimension internationale. L'avenir dira s'il a fait ce qu'il fallait ou pas.

ALANNA HEISS Passionnée

Hypersensible, volubile, l'Américaine Alanna Heiss est la dame de cœur de la biennale. Armée, dit-elle, « d'une bonne vue et d'un solide bon sens », elle dirige de main de maître le fameux PS 1 à Long Island où elle organise plus de cent expositions par an, hébergeant de surcroît une quarantaine d'artistes venus de tous les pays.

Malgré le fantastique travail que cela a représenté, elle a trouvé remarquable et enrichissante cette manière de fonctionner qui a consisté

à sélectionner cent vingt artistes hors de tout contexte nationaliste, puisque les décisions devaient être prises à la majorité absolue, sans, tient-elle à préciser, « la traditionnelle tactique du prêt pour un rendu ».

Alanna Heiss



KASPAR KONIG Efficace

Agé de trente-deux ans seulement, l'Allemand Kaspar König passait pour un homme autoritaire et difficile auquel on reprochait ici d'avoir fait peu de cas de l'art français lors de l'exposition de Cologne, Westkunst, dont il était le commissaire. A l'usage, il s'est avéré être un remarquable professionnel et un organisateur efficace qui tient à affirmer sa solidarité entière vis-à-vis de Georges Boudaille.

Il a parié, nous dit-il, sur « l'efficacité historique au sein de la création contemporaine, et sur l'exigence », qu'il s'agisse des artistes venus de l'étranger ou des Français. En ce qui concerne ces derniers, il s'étonne du procès qu'on lui fait souvent de ne pas s'intéresser à ce qui se passe dans l'Hexagone, et ajoute en souriant qu'il considère, et depuis longtemps déjà, que Niele Torini ou Daniel Buren, par exemple, sont des personnalités internationales de tout premier plan.

Maïten Bouisset



Connie Beckley

Lisa Kahane

ORFEO BERIO

Le grand compositeur contemporain italien a revu l'opéra de Monteverdi. Ça s'appelle donc Orfeo II et c'est très beau. Belle ouverture pour la « section son » de la Biennale

MONTEVERDI est-il à la pointe de la modernité ? Lui, le père de l'opéra ? Oui, répond Luciano Berio qui a fait le pari de transcrire son *Orfeo* en sonorités d'aujourd'hui y compris piano synthétiseur, guitares électriques, etc., pour cet étonnant *Orfeo II* qui bouscule allègrement près de quatre siècles de tradition.

C'est bien *Orfeo* qu'on entend. C'est aussi *Orfeo* qu'on peut voir en un spectacle ambulatoire, autour d'une vaste piste surélevée. C'est la place publique, la foule y circule librement, on ne sera pas étonné de voir apparaître et rouler une Jaguar aux chromes étincelants, une ambulance qui nous ramène Eurydice piquée par le serpent, et même un fourgon mortuaire pour la descente aux enfers. La Ville de Paris a prêté l'ambulance et le fourgon !

Bien entendu Orphée et Eurydice sont en habits de tous nos jours, et leur mariage prend des allures de comédie américaine. Et, au milieu de tout cela, planant sur ces visions insolites, sur cette foule en mouvement, la musique de Monteverdi envahit l'espace sonore, brillante des éclats des ritournelles et fanfares jouées « en vrai » par les harmonies populaires, des chœurs surgis des bandes magnétiques, de l'orchestre rock qui plaque de solides accords. Étonnant !

Monteverdi trahi ? Non, seulement transcrit et transposé dans notre réalité dit Luciano Berio, concepteur de cette vision : « C'est la transposition en clé moderne de la synthèse opérée par Monteverdi à son époque, nous devons y faire fusionner les moyens d'expression et de représentation les plus divers. L'important est que même celui qui ne connaît pas Monteverdi sente l'épaisseur de l'objet et qu'il en soit séduit ».

Le public avait déjà été séduit à Florence, en mai dernier, où Pier Luigi Pizzi avait mis en scène cet *Orfeo II* dans la cour d'un grand palais. Il l'a été aussi à Colmar le week-end dernier (1 300 spectateurs en deux soirées) où *Orfeo II* s'était installé dans le hall des expositions, dans la mise en scène d'Angello Savelli, grand connaisseur en Commedia dell'arte. Et que dira le public de La Villette ?

Si *Orfeo II* n'est présent que pour trois soirs à la Biennale, à l'inverse les *Musiques en conteneurs* nous y attendent jusqu'au terme de la Biennale (le 19 mai). Une dizaine de conteneurs, conçus comme autant d'espaces indépendants, sont livrés aux artistes, parmi lesquels Cage, Bill Fontana, Z'ev, Philippe Fénelon, Connie Beckley, etc. Entrez dans la boîte, chacun vous y a préparé une surprise : son espace, ses sonorités, ses images, peut-être une « performance ». Si vous aimez mieux les grands espaces que l'enfermement, il faut voir dans la grande halle les sculptures sonores de Takis (jusqu'au 21 avril), en bois et métal. Ce ne sont là que quelques-unes des mille et une idées que propose la section « son » de la 13^e Biennale de Paris, d'autant plus fringante qu'elle investit pour la première fois les grands espaces du site de La Villette.

Brigitte Massin

Orfeo II, coproduction Atelier lyrique du Rhin, Biennale de Paris, Grande Halle de La Villette, Radio-France. La Villette, 22 et 23 à 21 h 30. France-Culture (Radio-France) en direct, samedi 23 à 21 h 30. France-Culture, coproducteur des spectacles de la Biennale de Paris, retransmet samedi 23 à 21 h 30, en direct de la Grande Halle de La Villette, l'*Orfeo II*, de Luciano Berio, diffusé le même jour en différé sur TF1 à 1 h 30.

funk